

## PRESENTATION DU NUMERO

La phénoménalité est autant constitutive de la philosophie moderne que l'est sa dimension empiriste. Hume et Berkeley ont posé un geste fondateur exigeant de la science et de la philosophie que leur unique matériau soit l'expérience immédiate, laissant derrière eux une question lancinante : si nous ne nous donnons rien d'autre que les phénomènes, quelle connaissance, quelle théorie est encore possible ? Cette interrogation empiriste est caractéristique de la philosophie du dix-neuvième siècle, jusques et y compris dans ses dénégations postkantienne et néokantienne. Par la médiation de philosophes tels que William Hamilton et John Stuart Mill, elle a donné naissance aux riches mouvements phénoménaliste (Mach, Avenarius, James) et phénoménologique (Brentano, Stumpf, Husserl), d'où ont émergé, au siècle suivant, deux courants dont l'antagonisme a marqué en profondeur l'histoire de la philosophie au vingtième siècle. D'une part, le « tournant transcendantal » de Husserl et le platonisme de ses premiers disciples ont engagé l'intentionalisme d'ascendance brentanienne dans la voie d'une phénoménologie résolument anti-empiriste. D'autre part, les faiblesses intrinsèques du phénoménalisme ont conduit de nombreux philosophes, surtout autrichiens, allemands et anglo-saxons, à proposer de nouvelles formes d'empirisme — théorie des sense-data, empirisme logique — qui ont longtemps été constitutives de la « philosophie analytique », et contre lesquelles s'est constituée une bonne part de la philosophie des dernières décennies du siècle. En des sens très divers, tous ces philosophes partageaient la même diététique austère prescrivant au philosophe ou au scientifique de se nourrir de phénomènes, et seulement de phénomènes.

La seconde moitié du vingtième siècle fut marquée par une profonde remise en cause sinon de l'empirisme en général, du moins de ses formes canoniques. Mais cette remise en cause eut pour effet inopiné de rendre la question de la phénoménalité plus pressante et centrale encore. En 1974, un texte fameux de Thomas Nagel propulsait à nouveau la conscience phénoménale au premier rang des préoccupations des philosophes, qu'elle occupe encore largement aujourd'hui<sup>1</sup>. À travers les récentes « théories représentationnelles de la conscience » et leurs concurrentes, la philosophie contemporaine de l'esprit est le lieu d'énergiques débats dont l'enjeu est cette unique question : que veut dire *apparaître à la conscience* ?

Le présent numéro explore quelques aspects de la question de la phénoménalité, qui nous ont paru plus importants par leur valeur historique ou leur pertinence dans le

---

<sup>1</sup> T. Nagel, « What is it like to be a bat ? », *The Philosophical Review*, 83/4 (1974), p. 435-450.

contexte contemporain. Notre sélection, cela va sans dire, est discutable. Nous espérons néanmoins qu'en dépit de ses évidentes lacunes, ce recueil ouvrira une fenêtre sur les foisonnantes controverses que la question de la phénoménalité a suscitées depuis un siècle, en y incluant la littérature la plus récente.

Les trois premiers textes portent sur les phénomènes sensibles. Le numéro s'ouvre sur une courte dictée de Brentano consacrée au nombre et à la classification des sens : qu'est-ce qui distingue, par exemple, les phénomènes auditifs des phénomènes visuels ? Discutant au passage certaines conceptions classiques (Aristote, Helmholtz), Brentano soutient que cette question peut être résolue en s'en tenant aux seuls phénomènes, sans faire appel à des considérations physiologiques concernant, par exemple, le nombre et la nature des organes sensoriels. Il jette ainsi les bases d'une classification purement phénoménologique des champs sensoriels.

Dans le deuxième texte, dont la publication originale remonte à 1939, Carl Stumpf oppose à la phénoménologie pure husserlienne sa propre phénoménologie, distincte de la psychologie et limitée aux seules données sensorielles (couleurs, sons, etc.). Il reproche notamment à la phénoménologie husserlienne de ne pas accorder assez d'importance à celles-ci et, pour cette raison, d'être une « phénoménologie sans phénomènes ». La présentation de Julien Farges livre un aperçu détaillé et documenté de l'argumentation de Stumpf.

Dans son étude sur Natorp, Virginie Palette présente et discute une curieuse appropriation de l'empirisme inconditionnel de Mach dans l'anti-empirisme inconditionnel de l'école néokantienne de Marbourg. Bien que leurs positions soient à maints égards antipodiques, Mach et Natorp défendent un même « monisme de l'expérience ». Un examen subtil et attentif de cette appropriation éclaire d'un jour nouveau les enjeux philosophiques de la psychologie de Natorp comme ceux du positivisme de Mach.

Les contributions suivantes s'inscrivent dans le cadre du débat contemporain sur la conscience phénoménale. Elles discutent la pertinence et les difficultés d'une approche phénoménologique du monde (Uriah Kriegel), de l'intentionnalité (Dan Zahavi) et du mental. Kriegel oppose deux approches générales des objets, de leurs propriétés et des relations causales les unissant, l'une de tendance empiriste humienne, l'autre de tendance rationaliste kantienne. Il propose ensuite, sous le titre d'« empirisme introspectif », une troisième voie qui combine les avantages des deux « en ancrant notre saisie des objets, des propriétés et de la causalité dans la conscience introspective directe, quasi-perceptuelle, de la nature nouménale du soi, des sensations intrinsèques et de la production agentive ».

La contribution de Dan Zahavi, publiée initialement en 2003, plonge au cœur d'un débat marquant de la philosophie de l'esprit contemporaine. Contre l'idée d'un « fossé explicatif » irréductible défendue, entre autres, par Chalmers, Zahavi émet

l'hypothèse d'une connexion essentielle entre intentionnalité et conscience phénoménale. Il apporte en sa faveur des arguments convaincants, en plaidant pour un éclairage mutuel, sur cette question, de la philosophie contemporaine de l'esprit et des traditions phénoménologiques allemande et française.

Notre contribution, enfin, vise à étayer l'idée — brentanienne et husserlienne — d'une dualité « noético-noématique » constitutive du donné phénoménal, en la prémunissant contre une objection vigoureusement défendue à l'heure actuelle par certains auteurs. L'« argument de la transparence de l'expérience », usuellement attribué à G.E. Moore, est supposé établir qu'il n'existe pas de phénomènes mentaux ou « noétiques » ni, à plus forte raison, de dualité noético-noématique. Après avoir tenté de montrer que cet argument n'est concluant que partiellement, nous esquissons une approche nouvelle qui, tout à la fois, tient compte de ses aspects concluants et n'exclut pas les phénomènes mentaux.

Nous tenons à remercier les contributeurs ainsi que Julien Farges et Aurélien Zinçq pour leur excellent travail de traduction. Merci aussi à Dominique Pradelle qui a accueilli le recueil dans la revue *Philosophie* et en a patiemment accompagné l'élaboration. Notre gratitude va également au *Canadian Journal of Philosophy* (Routledge, Taylor & Francis Group), qui a gracieusement autorisé la traduction du texte de Dan Zahavi. Ce dernier et Uriah Kriegel ont vérifié avec soin leurs textes traduits, et nous les en remercions chaleureusement. Enfin, la publication de ce numéro a bénéficié du soutien du Subside fédéral de la recherche de l'Université de Liège, dans le cadre du projet « Renaissance de la philosophie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle : L'École de Franz Brentano (1866-1955) ».

*Arnaud Dewalque et Denis Seron*